

## SIGER DE BRABANT, UNE EPISTEMOLOGIE DU SENS COMMUN ?

Christophe Grellard  
(École Pratique des Hautes Études)

### Résumé

Cet article propose de relire l'épistémologie de Siger de Brabant (ca. 1240-1284) comme une forme médiévale d'épistémologie du sens commun. Contre les injonctions à justifier notre connaissance ordinaire, venant tant des sceptiques que des évidentialistes, Siger estime que notre connaissance est suffisamment garantie si l'on peut exhiber ses conditions de fonctionnement et en montrer l'inscription dans un cadre naturel (celui des puissances naturelles). Pour cela, Siger s'appuie sur deux méta-principes, un principe de concordance (PCo) et un principe de hiérarchie (PH) qui renvoient au fonctionnement naturel et conjoint de nos facultés cognitives, et attestent que ce fonctionnement est la plupart du temps couronné de succès. Dans cette perspective, la principale cause de l'erreur se situe dans l'habitude et la mauvaise éducation.

### Abstract

This article proposes to read again the epistemology of Siger of Brabant (ca. 1240-1284) as a medieval form of common sense epistemology. Against the injunctions to justify our ordinary knowledge, coming from both sceptics and evidentialists, Siger claims that our knowledge is sufficiently guaranteed if we can exhibit the conditions under which it operates and show how it fits into a natural framework (that of natural powers). To do this, Siger relies on two meta-principles, a principle of concordance (PCo) and a principle of hierarchy (PH), which refer to the natural and joint functioning of our cognitive faculties, and show that this functioning is most of the time successful. From this perspective, the main cause of error lies in habit and bad education.

### Introduction

Comment peut-on justifier notre capacité générale à connaître, c'est-à-dire, comment peut-on défendre l'idée que, dans la plupart des cas, nous accédons sans difficulté, et sans erreur, à des informations cognitives fiables qui nous permettent d'interagir avec notre environnement ? L'idée que l'accès au vrai est la règle, et l'erreur l'exception, et que de ce fait, il n'est pas vraiment nécessaire de justifier notre connaissance, puisque de fait, celle-ci fonctionne, se heurte néanmoins à la double exigence de normativité défendue, dans des perspectives différentes, sinon opposées, par le scepticisme et par l'évidentialisme. Il est donc requis, malgré tout, de mettre au jour les éléments qui permettent de défendre la fiabilité présomptive de nos facultés cognitives.

L'enjeu de cet article est de présenter, à travers la solution proposée par Siger de Brabant (ca. 1240-1284)<sup>1</sup> à cet ensemble de problèmes, l'étude d'un cas qui peut être interprété comme une forme médiévale d'épistémologie du sens commun<sup>2</sup>. Contre l'injonction tant

---

<sup>1</sup> Sur la vie et l'œuvre de Siger de Brabant, voir Putallaz & Imbach 1997.

<sup>2</sup> Je précise que, dans cet article, je prends « sens commun » comme un terme *etic* et non *emic*. J'entends par là le type d'épistémologie qui s'est développée explicitement à partir de Reid (même si les idées principales peuvent se retrouver avant) et non pas le *sensus communis* des philosophes médiévaux qui

sceptique qu'évidentialiste de rendre raison de nos connaissances, Siger en exhibe le fonctionnement en mettant en lumière deux méta-principes qui permettent d'expliquer pourquoi nos facultés cognitives fonctionnent bien en général, et comment il est possible de remédier ponctuellement à d'éventuels dysfonctionnements<sup>3</sup>.

La situation historique de Siger de Brabant rend sa démarche intéressante puisqu'il produit les principaux textes de son épistémologie entre 1270 et 1275, dans le cadre de son enseignement à la Faculté des arts de Paris, à un moment où le scepticisme est progressivement construit comme une question incontournable et une attitude qu'il faut réfuter<sup>4</sup>, à un moment aussi où deux formes d'épistémologie infaillibiliste se développent, l'une inspirée par la théorie de l'illumination de saint Augustin (dont Henri de Gand sera le principal représentant), l'autre, par une certaine lecture des *Seconds analytiques* d'Aristote qui conduit à introduire des standards épistémiques excessivement élevés<sup>5</sup>. À l'inverse, Siger développe ce que je qualifierai ici d'épistémologie du sens commun<sup>6</sup> dans le contexte d'un naturalisme d'inspiration aristotélicienne, qui examine les facultés cognitives humaines dans le cadre plus large des puissances naturelles (*potentiae naturales*) et des déterminations ou inclinations qu'elles reçoivent. C'est dans ce cadre, en effet, que Siger peut défendre la fiabilité présomptive de nos facultés en mettant au jour deux méta-principes cognitifs, que j'appelle principe de concordance et principe de hiérarchie, et dont le fonctionnement requiert précisément la naturalité de nos facultés cognitives. Néanmoins, le paradoxe auquel aboutit Siger, c'est que, en raison de la naturalité qui fonde son épistémologie du sens commun, il rencontre le problème clé de l'habitude (et plus précisément, de la mauvaise habitude), et doit se confronter à la question de l'éducation des facultés. C'est en tentant d'y répondre, qu'il introduit une forme d'élitisme épistémologique qui peut sembler contradictoire avec une épistémologie du sens commun.

## I. Comment garantir la connaissance ordinaire ?

Comme je l'ai suggéré naguère<sup>7</sup>, Siger de Brabant répond au défi sceptique en mobilisant deux méta-principes, que j'ai appelés Principe de hiérarchie (PH) et Principe de

---

consiste dans une puissance de l'âme capable d'unifier le donné des cinq sens (les sensibles propres) afin de produire un percept qui sera transmis aux facultés supérieures, l'imagination, puis la cogitative.

<sup>3</sup> Curieusement, si beaucoup a été dit sur la question de l'intellect agent ou de l'éternité du monde chez Siger, son épistémologie reste étonnamment peu étudiée, en dépit de son intérêt propre. On pourra se reporter à Dodd 1998, Grellard 2004, Côté 2006.

<sup>4</sup> Sur la question du scepticisme au Moyen Âge, voir notamment Perler 2006, Lagerlund 2010, Grellard 2019.

<sup>5</sup> Sur le développement d'une épistémologie idéalisée et des limites pratiques qu'elle rencontre, voir Pasnau 2017. Pour une mise en perspective générale de l'épistémologie médiévale, voir Grellard 2011. Les épistémologies de type évidentialiste se développent dans le sillage de la lecture des *Seconds analytiques* par Robert Grosseteste (entre 1220 et 1230) qui va exercer une influence décisive sur les commentaires ultérieurs et qui insiste sur l'opposition entre *opinio* et *scientia*, opposition fondée précisément sur la nature des preuves en jeu. Pour une approche synthétique de la question, voir Serene 1982.

<sup>6</sup> Il ne s'agit pas tant d'affirmer que Siger est un précurseur médiéval de Reid, mais de considérer que certains traits structurants de son épistémologie peuvent être interprétés de façon heuristiquement féconde en termes d'épistémologie du sens commun. J'entends par « épistémologie du sens commun », une épistémologie qui à la fois défend la fiabilité présomptive de nos facultés en raison, notamment, de leur naturalité ; et qui introduit une certaine normativité, sous la forme d'une nécessaire régulation (et par-là, discrimination) de nos facultés naturelles. Assurément, il n'y a pas de termes chez Siger qui désignent cette fiabilité présomptive, mais tous ses efforts visent à justifier, au moyen de méta-principes, la règle, le fonctionnement normal, c'est-à-dire, naturel, de nos facultés, et à encadrer les exceptions, à savoir les écarts par rapport aux principes naturels et à l'exercice correct de nos facultés.

<sup>7</sup> Voir Grellard 2004

concordance (PCo). Ces deux principes permettent à Siger de défendre l'idée d'une fiabilité générale de la sensation et de l'opinion<sup>8</sup>. Je commencerai par rappeler la formulation de ces deux principes, avant d'examiner à quel titre la sensation peut être considérée comme auto-justifiante.

## 1. Les méta-principes de la connaissance

Le premier méta-principe de l'épistémologie de Siger de Brabant, le principe de concordance est, en réalité, la reprise modifiée d'un principe de confirmation qui avait été introduit par son adversaire sceptique en vue de montrer que la connaissance est impossible. Dans un argument opposé à sa propre position, l'adversaire de Siger avait en effet introduit l'exigence de confirmation du donné d'une faculté par une faculté supérieure<sup>9</sup> : « Pour aucune faculté à laquelle apparaît quelque chose qui est seulement une apparence, il ne faut croire qu'il en est ainsi en réalité, à moins qu'une autre faculté ne le confirme (*diuidicet*). » (Siger de Brabant 1974, 74)<sup>10</sup> On peut reformuler le principe de confirmation de la façon suivante :

(PC) :  $\forall x$  qui apparaît à une faculté F, x ne doit être cru que si F le confirme.

Du point de vue de l'adversaire sceptique, PC doit permettre de montrer qu'il est impossible de garantir le donné sensible et de faire confiance aux sens. En effet, aucun sens ne peut échapper au phénomène de l'illusion. Par conséquent, les sens ne peuvent ni se confirmer eux-mêmes, ni se confirmer entre eux, puisqu'ils peuvent toujours être dans une situation d'illusion. Il faut donc faire appel à une faculté d'ordre supérieur, c'est-à-dire une faculté intellectuelle. Mais dans la mesure où toute connaissance vient des sens (selon l'adage aristotélicien largement partagé), toute faculté d'ordre supérieur dépend des sens et ne peut donc pas les garantir (Siger de Brabant 1974, 74).

Pour répondre à ce double défi, Siger va d'une part modifier PC, pour en faire un principe de concordance (PCo) plutôt que de confirmation (PC), et d'autre part le renforcer par un principe de hiérarchie (PH). En premier lieu, en effet, il substitue à l'idée de confirmation celle de non-contradiction ou de convenance. Il n'est pas requis que la sensation soit confirmée par une autre faculté mais seulement qu'elle ne contredise pas aux données fournies par les autres facultés cognitives (sens et intellect), c'est-à-dire qu'il y ait une convergence des différentes données sensibles : « Mais quand tous les sens conviennent de façon concordante dans un jugement sur une chose sensible, et qu'ils ne sont pas contredits par une intellection reçue à partir de sensations plus dignes, croire l'opposé semble surnaturel et miraculeux plus que naturel, à moins que cela puisse arriver à

---

<sup>8</sup> Je prends ici opinion au sens d'une appréhension cognitive des particuliers, par différence avec les états mentaux qui relèvent de la science et qui s'inscrivent dans un ensemble de procédures différentes de celles de la connaissance ordinaire. La théorie de la science de Siger, comme celle de la majorité des médiévaux s'inscrit dans le cadre d'une certaine lecture des *Seconds analytiques* qui fait de la science un état mental infaillible produit par un syllogisme apodictique. A ce titre la science ne porte que sur des essences universelles et nécessaires. Dans ce qui suit, je ne m'occuperai que de connaissance ordinaire, qui est une connaissance du particulier contingent issue de la sensation.

<sup>9</sup> Siger développe sa position dans le cadre d'une question disputée qui nous a été transmise sous une forme écrite mais qui peut effectivement avoir été disputée oralement, à l'origine, à la Faculté des arts de Paris. La position adverse exprimée dans les arguments opposés (*quod non*) pourrait alors être celle d'un bachelier à qui était dévolu le rôle d'opposant. Ou bien, il peut s'agir d'une simple création littéraire de la part de Siger. Dans tous les cas, l'opposant sceptique est un opposant fictif.

<sup>10</sup> Voir Siger de Brabant (1974), *Impossibilia*, II, 73 : « Que toutes les choses qui nous apparaissent sont des simulacres et comme des songes, de sorte que nous ne sommes pas certains de l'existence d'une chose. » Sauf mention contraire, toutes les traductions qui suivent sont de mon fait.

certaines en raison d'une habitude reçue dans l'enfance. » (Siger de Brabant 1974, 75) Il n'est donc pas requis que nos informations soient confirmées mais seulement qu'elles ne soient pas infirmées. En fait, la plupart du temps, nous ne nous posons pas la question de la confirmation car le donné sensible est admis comme allant de soi, en raison même de cette convergence entre les sens<sup>11</sup>. C'est seulement quand une divergence apparaît qu'il faut un principe permettant de discriminer le donné sensible. C'est le rôle du principe de hiérarchie qui énonce que les facultés cognitives ne sont pas également fiables relativement à un même objet<sup>12</sup> :

PH :  $\forall x$  qui apparaît aux facultés F et F', F' > F

Siger modifie néanmoins, là encore, le principe introduit par son adversaire dans la mesure où il ne parle pas de faculté supérieure, qui induit une hiérarchie fixe entre sensation et intellection. Au contraire, pour Siger, la dignité d'une source d'information cognitive n'est pas fixée mais dépend du contexte, et de l'objet. Ainsi, il y a une supériorité épistémique de celui qui veille sur celui qui dort, ou de celui qui est en bonne santé sur celui qui est malade. Le malade qui a les yeux chassieux, ou une cataracte, sait qu'il doit, au moins temporairement, corriger les données de la vue en se reportant à sa mémoire ou aux autres sens, de même que le dormeur au réveil rectifie les images qu'a formées son imagination, pendant que les sens étaient liés ou immobiles<sup>13</sup>. Siger semble ici sous-entendre que le sens doit être proportionné à son objet pour que la connaissance sensible soit fiable. De ce fait, il peut arriver qu'un sens soit une faculté plus digne que l'intellect dans certains cas.

Il est possible, en effet, que l'origine de PH se trouve dans la lecture par Siger du traité *Des rêves* d'Aristote comme l'indiquent les notions de songe et de simulacre. Une page, en particulier, a pu retenir son attention, où Aristote, après avoir examiné différents exemples d'illusions sensibles, indique que « la vue a plus d'autorité que le toucher » (Aristote 2000, 146), puisqu'elle peut rectifier le donné du toucher quand, en croisant les doigts, un objet unique nous semble être deux. Mais inversement, la vue qui nous indique que le soleil ne mesure qu'un pied est corrigée par l'intellect, de même que, sur un bateau, la vue qui nous indique que la rive est mouvement, est corrigée en regardant un point fixe. C'est donc la variation des facultés, ou la variation du contexte d'usage d'une faculté, sensible ou intellectuelle<sup>14</sup>, qui permet d'adopter la hiérarchie adaptée à chaque situation. Pour Siger, donc, dans la plupart des cas nos facultés cognitives fonctionnent bien et produisent des connaissances certaines dont il n'y a pas lieu de douter. Ce fonctionnement correct de nos facultés se manifeste dans la convergence et la concordance des différents donnés sensibles et de leur traitement par les facultés intellectuelles. En revanche, en cas de divergence entre nos facultés, nous avons les moyens de les discriminer, et de les

---

<sup>11</sup> Il faut souligner que, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'argument du dieu trompeur qui rend possible l'idée d'une convergence trompeuse de l'ensemble des facultés cognitives, n'est pas encore débattu. Il ne sera vraiment conceptualisé qu'à partir des années 20 du XIV<sup>e</sup> siècle, suite à un changement de conception de la toute-puissance divine. Voir Grellard 2018, Lagerlund 2018.

<sup>12</sup> Voir Siger de Brabant 1974, 75 : « Tous les sens ne sont pas en effet également dignes pour que l'on y croit ».

<sup>13</sup> Sur l'immobilité des sens dans le sommeil, voir Aristote 2000, chap. 1, p. 125, 454a24-27 : « C'est en effet la possession de la sensation qui définit l'animal et nous disons que le sommeil, d'une certaine façon, est l'immobilisation et comme le lien de la sensation, alors que la veille en est comme la libération et la délivrance ».

<sup>14</sup> Même si l'intellection travaille sur le donné sensible, elle garde la capacité de rectifier ce donné par comparaison entre les sens, et travaille de l'imagination et de la mémoire. Mais cela, comme on va le voir dans le paragraphe suivant, ne doit pas conduire à donner systématiquement la prééminence à l'intellection. C'est pour cela que PH est variable en fonction des contextes et des usages.

corriger *a posteriori*, en faisant appel à un principe de hiérarchie qui, en fonction du contexte, appelle à privilégier telle ou telle source d'information. PCo et PH sont donc des méta-principes qui garantissent la stabilité du socle que constituent nos croyances de base et donnent les moyens de corriger à la marge ces croyances quand des divergences peuvent sembler mettre en danger ce socle. On essaiera plus loin de formuler quelques hypothèses sur la nature de ces deux méta-principes. Dans l'immédiat et pour préciser le sens de PH, il faut revenir sur la question de la sophistication en philosophie.

## 2. PH et la critique des excès de rationalisme

Comme on l'a dit, Siger substitue à l'idée de faculté supérieure celle de faculté plus digne, avec l'idée que, si la reconnaissance de l'inégalité entre les facultés est nécessaire pour éviter l'erreur, cette inégalité est variable selon les contextes. En particulier, Siger écarte l'idée que l'intellect serait systématiquement la faculté à laquelle il reviendrait, en dernière instance, de discriminer nos informations cognitives. Il le fait à partir du cas de Zénon d'Élée et des arguments que ce dernier apporte contre l'existence du mouvement :

« Mais d'autres, à partir d'un sens moins digne, ou d'une intellection, ou d'une imagination, ou d'une opinion qui ne sont pas reçus d'un sens plus digne, et contredisent ce sens plus digne, tombent dans l'erreur, et renoncent à la sensation. C'est ce dont est accusé Zénon (selon Aristote, *Physique*, VIII), qui, soutenant que toute chose est en repos, disqualifie la sensation par la raison, sensation qui est <pourtant> plus digne que cette raison concernant ce qu'il croit. » (Siger de Brabant 1974, 75)

Le cas de Zénon exemplifie l'autre adversaire (à côté des sceptiques) auquel le défenseur du sens commun doit faire face, à savoir le partisan d'un rationalisme strict qui privilégie la raison à toute autre type de source cognitive. Le sceptique comme le rationaliste se distinguent par l'excès de normativité qu'il réclame dans le processus de justification des connaissances ordinaires. Comme les sceptiques, en effet, Zénon se caractérise par l'exigence d'une justification infaillible pour toute chose (en l'occurrence une justification qui procède d'une argumentation rationnelle)<sup>15</sup>. Siger ne se donne pas la peine de répondre à l'argument de Zénon qui n'est mentionné qu'à titre de défaut qu'il faut éviter. Zénon commet une erreur dans l'interprétation de PH en survalorisant la raison. Il faut donc lui répondre en pointant les causes de cette erreur méthodologique. Revenant dans un autre passage de son commentaire à la *Métaphysique* sur le cas de Zénon, Siger souligne qu'il s'agit d'un défaut de nature intellectuel, qu'il appelle « intellect aveugle » : « Il n'est pas possible de se tromper sur le fait que la nature existe sauf pour ceux dont l'intellect est naturellement aveuglé (*nisi naturaliter caecos intellectu*) comme le dit Aristote au livre II de la *Physique*, aveugles au nombre desquels se trouve Zénon. En effet, à propos de ce qui est connu par soi, celui qui a un intellect disposé correctement par nature ne peut pas se tromper. » (Siger de Brabant 1983, L.V, 15, p. 218) Siger considère, en effet, que l'intellect peut être aveuglé soit du fait d'une mauvaise habitude (on reviendra sur ce point), soit naturellement. Auquel cas, l'homme, du fait de sa complexion (*secundum*

---

<sup>15</sup> Voir Siger de Brabant 1981, L. IV, 35, p. 233 : « Cela apparaît dans le cas de Zénon [d'Élée] qui s'est demandé à propos de ce qui lui apparaissait par les sens s'il en était réellement ainsi, par exemple si quelque chose pourrait être en mouvement, et renonçant aux sens, il suivait la raison et s'efforçait de montrer que rien ne peut être en mouvement : ainsi donc, même dans les sensibles communs comme le mouvement, il se demandait si la réalité était telle qu'elle apparaissait à ses sens. »

*diversitatum complexionum*), n'est pas disposé à saisir la vérité (Siger de Brabant 1981, II, 1, p. 51 ; II, 19, p. 84). Siger le compare à un aveugle qui voudrait juger des couleurs, et estime qu'il n'est tout simplement pas apte à philosopher. La défense d'une épistémologie du sens commun passe donc par l'exclusion hors du champ de la philosophie d'un usage excessif de la raison qui est réduite à une forme d'usage sophistique des outils cognitifs. Plus encore, cette exclusion se fonde sur une attaque *ad hominem* contre le sophiste, dont l'intellect est aveuglé par nature et inapte à saisir le vrai. Pour autant, l'épistémologie du sens commun que défend Siger est loin d'être une « philosophie populaire », comme on va le voir. Mais avant cela, il faut examiner plus en détail la nature de PCo et de PH.

## II. La nature des méta-principes de la connaissance selon Siger de Brabant

Après avoir introduit une première fois, vers 1272, PCo et PH comme réponse au scepticisme, Siger de Brabant revient sur cette question dans les années 1272-1275, dans les différentes versions de ses *Questions sur la Métaphysique*, dans le livre IV, où sont usuellement discutées les positions des présocratiques (les *antiqui*), ainsi que dans le livre II. A cette occasion, Siger introduit un ensemble de considérations nouvelles qui permettent de comprendre quel statut accorder à ces deux méta-principes.

### 1. Objections contre PCo et PH

Siger aborde conjointement dans le contexte du livre IV de ses *Questions sur la Métaphysique* la question de la sensation et de l'opinion : face à deux jugements contraires de la sensation, ou de l'opinion, y a-t-il l'un de ces jugements qu'il faut croire davantage ? Dans l'ensemble d'arguments opposés à sa thèse, Siger, de nouveau, met en scène un sceptique qui convoque l'erreur des sens et le relativisme pour dénier la possibilité que la certitude puisse être atteinte par la sensation, et *a fortiori* par l'opinion qui en dépend. Ce que l'ensemble des arguments soulignent, c'est d'abord que PCo et PH sont inapplicables car ils présupposent la certitude des sens ; c'est, ensuite, que l'application de PH suppose une mise à distance de la sensation, dont nous sommes cependant toujours tributaires. Le problème que soulève ici le sceptique est de savoir comment identifier le sens véridique, par exemple le sens qui est sain, et qui pourra jouer le rôle de norme dans la hiérarchie des sens. De la même façon, au niveau de l'opinion, l'identification du sage (opposé à l'insensé) se heurte à la diversité des conceptions du sage, et à l'impossibilité de déterminer avec certitude qui peut jouer le rôle d'une norme du jugement en dernier recours (Siger de Brabant 1981, 237-238). Comme l'avait déjà souligné l'adversaire de Siger dans les *Impossibilia*, « dans les cas singuliers en effet chacun des contradictoires trouve un juge » (Siger de Brabant 1974, 74). En demandant ainsi à qui il revient de décider de la valeur de la norme, ou à qui il revient d'instituer une instance de jugement extérieur, l'adversaire sceptique joue sur le statut de méta-principe de PH qui suppose une mise à distance de l'ensemble de nos connaissances, et un point de vue surplombant, réputé impossible.

Le recours conjoint à PCo et PH afin de garantir le fonctionnement fiable de nos facultés cognitives se heurte donc à un obstacle pratique selon l'adversaire de Siger. Nous n'avons pas les moyens d'identifier quels sont les sens qui fonctionnent correctement, c'est-à-dire qui nous transmettent une information fiable, adéquate à la réalité, et qui pourraient être utilisés comme facultés confirmantes : « Mais quelqu'un pourrait faire l'objection suivante : par quel moyen est-il certain et connu que les choses sont telles qu'un sens l'indique plutôt que telle que l'indique un autre sens ; par quel moyen est-il connu que la

chose est douce, comme le dit le goût plutôt que comme le dit la vue ? » (Siger de Brabant 1981, IV, 34, p. 229) L'enjeu du débat se réduit finalement à la possibilité ou non de mettre au jour sinon un point fixe du moins une instance régulatrice qui permette de discriminer les informations cognitives reçues.

Sur ce point, la réponse de Siger peut paraître pour le moins dogmatique, sinon péremptoire : « Je réponds : ce que l'on sent est tel qu'on le sent. Ceci n'est su par rien d'autre sinon que par ce sens on sent de telle façon, et non par un autre. Puisque le goût comprend la saveur et ses différences, comme le doux et l'amère, pour cette raison on sait qu'est doux ce que le goût indique être doux. Et si quelqu'un en demande la raison, il cherche la raison parmi les principes, là où il n'y a pas à chercher de raison. » (Siger de Brabant 1981, IV, 34, p. 229) Siger s'appuie ici sur la théorie aristotélicienne des sensibles propres et sur le fait qu'un sens ne peut pas se tromper sur un sensible propre pour défendre l'idée que le donné transmis par les sens est toujours fiable (même si le traitement des informations par d'autres facultés comme le sens commun, l'imagination ou la cogitative, peut introduire de l'erreur). Le fait que les sens ne puissent pas se tromper sur leur sensible propre fournit une base à notre connaissance, et permet de mettre en avant la dimension auto-justifiante des sens, et le refus de l'exigence sceptique de trouver un fondement à la connaissance sensible. Cette réponse permet de formuler quelques hypothèses sur la nature des méta-principes que sont PH et PCo.

## 2. La capacité naturelle de connaître

En s'inscrivant dans ce qu'il est convenu d'appeler le réalisme épistémologique aristotélicien<sup>16</sup>, Siger de Brabant peut, au moyen de la théorie des sensibles propres, défendre l'existence d'un ensemble de données sensibles dont nous sommes absolument certains et qui peuvent fournir un socle naturel à nos connaissances. Comme il le dit explicitement, ce type de sensation est auto-justifiante et il ne faut pas chercher à en rendre raison. Au contraire, il peut jouer le rôle de principe pour garantir d'autres connaissances : « Et non seulement je dis qu'un homme ne doute pas que ce qu'il voit blanc, il le sent et le voit blanc, mais en plus je dis qu'un homme ne doute pas que cet être qu'il voit blanc est ce sur quoi porte sa vision ; il ne faut donc pas toujours chercher une autre raison justifiante (*aliud notificans*), mais il faut s'appuyer sur les sens comme sur des principes. » (Siger de Brabant 1981, IV, 35, p. 234) Cet ensemble de croyances de base certaines peut en effet être utilisé dans le cadre de PCo et de PH quand il s'agit d'identifier le sens le plus digne dans un contexte donné. Siger donne l'exemple d'un conflit entre la vue et le goût : « Si en effet, à cause d'une couleur, il apparaît à la vue que quelque chose est doux, et que la même chose apparaît être amère au goût, il ne semble pas à la vue que ceci est doux avec autant de certitude qu'il semble au goût que c'est amer, pas plus qu'une chose n'apparaît avec autant de certitude à un sens malade qu'à un sens en bonne santé. » (Siger de Brabant 1981, IV, 33-34, p. 230) Il est donc possible de garantir un premier niveau de certitudes naturelles, un ensemble de données sensibles reçues par les sens, et qui permettent de répondre à la première objection contre PCo et PH, à savoir leur inapplicabilité. Nous avons, de fait, les moyens de confirmer le donné sensible et de le hiérarchiser selon les contextes.

On pourrait certes se demander si le recours aux sensibles propres ne rend pas PH inutile puisque, en dernier recours, c'est toujours le sensible propre, senti de façon infaillible par le sens adéquat, qui fournit la base à notre connaissance. En fait, le sensible propre ne

---

<sup>16</sup> Voir Pasnau 2017, p. 55-69.

suffit que dans des cas extrêmement limités (de la forme « ceci est blanc » ou « ceci est doux »), et trop simples pour élaborer une théorie de la connaissance. Dès lors que l'on s'intéresse aux perceptions dans un contexte plus large, nous avons affaire à un complexe de sensibles propres et de sensibles communs (le nombre, le mouvement, la grandeur, etc.<sup>17</sup>) qui impliquent nécessairement plusieurs facultés conjointement. C'est dans l'articulation de ces facultés, et la hiérarchisation de leur autorité, que PH a un rôle à jouer. Une fois garanti le fonctionnement des deux méta-principes, il reste cependant à les justifier. A aucun moment, Siger ne le fait explicitement, même s'il répète que la capacité à sélectionner et hiérarchiser les informations cognitives est immédiat et naturel<sup>18</sup>. Dans la plupart des cas, le traitement de l'information se fait immédiatement à partir du donné sensible, reçu comme évident<sup>19</sup>. Cette capacité est, indubitablement, inscrite dans le cadre plus large qu'Averroès offre de la connaissance, et que reprennent à leur compte un certain nombre de maîtres ès arts au tournant des XIII<sup>e</sup> et des XIV<sup>e</sup> siècles. Les facultés cognitives humaines, en tant que puissances naturelles, sont inscrites dans une dynamique qui les fait tendre naturellement vers une fin, qui sera atteinte si aucun empêchement n'y est mis. C'est, bien entendu, la conception générale de la nature chez Aristote, qui fonde une telle théorie des puissances naturelles. A ce titre, les facultés naturelles tendent naturellement vers la fin qu'est la vérité, et sont donc par nature destinées à connaître le vrai. Siger reprend ce thème au début de son commentaire du livre II de la *Métaphysique*, où les maîtres ès arts ont pris l'habitude de poser la question « La connaissance de la vérité est-elle possible pour nous ? ». Avant de traiter de la question, il indique le cadre théorique fournit par Averroès : « Au début de ce livre, <Averroès> prouve que la connaissance de la vérité n'est pas impossible pour nous du fait que nous avons un désir naturel de connaître la vérité, et qu'un désir naturel ne peut pas être vain. » (Siger de Brabant 1983, II, prol., p. 39) Siger traite successivement des différents points soulignés par Averroès, la possibilité de la connaissance du vrai, le désir d'une telle connaissance et le fait qu'un tel désir ne peut pas être vain. Or, la possibilité de la connaissance du vrai n'est pas tant démontrée que manifestée par un signe (*signum*) de cette possibilité, qui est précisément PCo, c'est-à-dire la convenance des différentes informations cognitives reçues par les sens et l'intellect : « Quand, donc, ni un sens qui ne se trompe pas, ni une intellection reçue d'un sens qui ne se trompe pas ne contredise une opinion, c'est le signe qu'elle est vraie et que déjà nous sommes parvenus à la connaissance de la vérité dans cette chose. » (Siger de Brabant 1983, II, prol., p. 40) PCo (et PH qui est repris dans le même texte en réponse à une objection<sup>20</sup>) sont donc des signes qui attestent de notre capacité naturelle à connaître la vérité. Cette capacité naturelle vient répondre à un désir naturel de connaître qui tient à la nature même de nos facultés : « Il y a en nous un appétit naturel de savoir, puisque du fait de la nature de notre intellect nous avons une aptitude et une puissance de savoir ». Les méta-principes PCo et PH renvoient donc au fonctionnement naturel et conjoint de nos facultés cognitives, et

<sup>17</sup> Voir Aristote, *Traité de l'âme*, II, 6, 418a17-18.

<sup>18</sup> Par exemple, Siger de Brabant 1981, IV, 34, p. 231 : « Et c'est pourquoi l'homme a la capacité d'appréhender qui est sage et qui est insensé, et si les choses sont de telle ou telle nature ».

<sup>19</sup> C'est ainsi que Siger définit ce qui est connu par soi (*per se notum*) ou évident : « Je réponds à cela que quelque chose est évident (*per se notum*) pour l'intellect de deux façons. En un premier sens parce que, à partir des apparences qui se présentent aux sens, aussitôt, sans raisonnement, ce fait est connu par l'intellect. En un second sens : même si telle chose n'est pas immédiate, néanmoins, elle est telle qu'elle est connue par l'intellect sans une longue enquête. » (Siger de Brabant 1983, V, 15, p. 217-218)

<sup>20</sup> Voir Siger de Brabant 1983, II, prol., p. 40 : « Si en effet diverses personnes ont des opinions contraires, il ne faut pas les croire chacune de façon égale, mais il faut davantage croire celui qui veille plutôt que celui qui dort, et l'homme sain plutôt que le malade, le sage plutôt que le sot, etc. »



attestent que ce fonctionnement est la plupart du temps couronné de succès, c'est-à-dire que nos facultés, par leur travail en commun, atteignent leur fin qui est la connaissance de la vérité.

L'épistémologie du sens commun de Siger de Brabant, fondée sur PCo et PH, s'inscrit donc dans le cadre, hérité d'Aristote et Averroès, de la naturalité de facultés cognitives, de sorte que le fonctionnement normal des facultés naturelles permet la connaissance de la vérité grâce à notre aptitude naturelle à traiter immédiatement l'information cognitive reçue. La connaissance du vrai est donc la règle et l'erreur relève d'une exception qui peut être corrigée *a posteriori*. C'est en raison de cette naturalité qu'il est exclu de chercher à justifier le fait même que notre sensation est fiable, et qu'elle peut servir de principe pour la connaissance. C'est donc cette inscription des facultés cognitives humaines dans un cadre plus large, celui d'une nature qui tend vers sa fin, qui justifie la confiance que nous plaçons dans nos connaissances ordinaires. Néanmoins, la nature étant dotée d'une certaine plasticité, il peut arriver que les facultés naturelles soient détournées de leur fin. C'est ce qui conduit Siger à marquer une limite au sens commun.

### III. Les limites du sens commun : la règle et l'exception

Comme la plupart de ses collègues artiens, Siger fait preuve d'une forme d'élitisme ou d'aristocratie intellectuelle, qui le conduit finalement à limiter la répartition, chez les hommes, du sens commun, entendu comme capacité naturelle à connaître la vérité. Comment se fait-il en effet que nos capacités naturelles à connaître la vérité puissent être entravées, parfois de façon durable, au point, on l'a vu, que Siger considère certains intellects comme « aveugles ». Une part importante de la réponse tient au problème de l'habitude, et plus précisément, des mauvaises habitudes.

#### 1. Habitudes cognitives

Comme on l'a vu plus haut, quand il présente PCo et PH dans les *Impossibilia*, Siger admet que le rejet de PH et de PCo peut être causé par une « habitude reçue de l'enfance ». Suivant Aristote et Averroès, Siger revient longuement sur la question du rôle de l'habitude dans l'adhésion au faux, dans son commentaire à la *Métaphysique*. Il introduit en particulier un argument pour expliquer la formation de mauvaises habitudes cognitives.

L'argument s'appuie sur les situations d'éducation :

« Entendre quelque chose de quelqu'un de très fameux et faisant autorité induit une croyance (*opinionem*), or l'autorité est un lieu dialectique. Donc souvent, en ayant entendu ces choses, la croyance se raffermie et se renforce. Et puisqu'entendre fréquemment quelque chose, quoique ce fut faux, et surtout l'entendre de quelqu'un de fameux, produit une certaine probabilité, pour cette raison, parmi les choses connues par soi, cela fait croire l'opposé des principes. » (Siger de Brabant 1981, II, 17, p. 81-82)

L'argument de Siger repose sur le fait que l'enseignement est une transmission d'informations fondée sur l'autorité et la renommée de l'enseignant. On se situe donc dans un cas de production d'une croyance probable, dont la probabilité se renforce par la répétition, par une augmentation quantitative du degré de probabilité. L'audition fréquente d'une proposition renforce sa probabilité si celui qui l'entend se trouve chaque

fois dans un contexte d'autorité. Il est donc possible, dans une telle situation, qu'une croyance produite naturellement (la croyance à la vérité des principes comme les principes de contradiction ou d'identité) soit affaiblie, voire remplacée, par cette croyance répétée et fondée sur l'autorité. Une fois une croyance introduite dans l'esprit, celle-ci peut en effet plus facilement se développer et s'ancrer comme une habitude. Siger souligne, en effet, avec justesse, que les croyances se développent par imitation, et selon un principe de similitude : « Donc, plus généralement, ayant une croyance, l'intellect est disposé aux choses similaires à celles dont il a une croyance. » (Siger de Brabant 1981, II, 17, p. 82) L'autorité, l'imitation et la répétition permettent donc de produire des croyances contraires à celles que nous recevons naturellement par nos sens et notre intellect, mais dotées d'un degré de probabilité supérieur<sup>21</sup>. La raison pour laquelle l'habitude du faux peut s'imposer contre les connaissances naturelles tient précisément à ce que l'habitude est une seconde nature et possède une force équivalente à celle de la nature. De ce fait, une fois qu'un habitus faux se trouve dans l'intellect, celui-ci aura tendance à accepter naturellement ce qui est proportionné (ou similaire) à ce à quoi il est habitué :

« La raison pour laquelle l'habitude d'entendre des choses fausses fait croire les opposés aux principes est que, de façon générale, un intellect ayant un habitus est disposé aux croyances proportionnelles à ce à quoi il a été habitué. Mais pour l'intellect habitué par coutume à entendre des choses fausses, ces croyances proportionnelles sont les opposés des principes (...). C'est pourquoi la coutume d'entendre des choses fausses nous fait presque naturellement croire les opposés de ce qui est connu par soi. » (Siger de Brabant 1983, II, 23, p. 72)

Pour Siger, donc, la force de l'habitude est telle qu'elle peut pervertir notre jugement, et empêcher l'application naturelle de PCo et de PH. La question de l'habitude soulève donc le problème clé de l'inégalité cognitive entre les hommes et du rôle de l'enseignement.

## 2. Élitisme et enseignement

Une fois admis que l'habitude peut nous conduire à l'erreur, même sur les choses évidentes comme les principes, la question qui se pose est de savoir si cette force de l'habitude justifie une défiance généralisée envers la connaissance, ou bien s'il faut faire preuve d'optimisme épistémique. Malgré une tendance à l'élitisme, classique chez les maîtres de la Faculté des arts<sup>22</sup>, Siger considère néanmoins que les effets de l'habitude peuvent être corrigés *a posteriori*.

Comme on l'a vu plus haut, Siger considère qu'il existe des « intellects aveugles par nature », en raison d'une certaine disposition des complexions propres à chacun. Cet

---

<sup>21</sup> Dans un autre passage de ses *Quaestiones*, Siger semble néanmoins défendre l'idée, un peu plus optimiste, et peut-être plus cohérente avec la naturalité de PH, que quelqu'un (un enfant, en l'occurrence) qui se verrait habituer à croire quelque chose de faux, pourrait au moins soupçonner que l'on essaie de le tromper, et mettre en doute l'enseignement ainsi reçu : « De la même façon aussi quelqu'un peut douter d'une chose parce qu'il a l'habitude d'entendre l'opposé. Si quelqu'un dit à un enfant, quand il voit du blanc, que c'est du noir et qu'il lui montre du noir et lui dit que ce qu'il voyait avant est de telle sorte, mais que, avant, c'était blanc, l'enfant ainsi accoutumé peut se demander si ce qu'il voit par la vue comme blanc, est blanc ; mais surtout il se demandera s'il n'est pas induit et conduit par des arguments sophistiques » (Siger de Brabant 1981, IV, 35, p. 233).

<sup>22</sup> Voir De Libera 1991.

aveuglement naturel de l'intellect, qui interdit de saisir le vrai au moyen des facultés naturelles, interdit de prétendre philosopher. En outre, comme la nature humaine n'est pas muable, un tel intellect aveugle ne peut pas espérer être réformé au point de pouvoir accéder à la philosophie :

« Celui à qui manque la puissance ou la faculté par laquelle quelqu'un est apte à appréhender le vrai, ne peut pas philosopher ; mais celui qui croit l'opposé des principes par nature, est de cette sorte, donc etc. Et puisque la nature humaine perdure et n'est pas muable, pour cette raison, il ne peut pas être transformé au point d'accéder à la science. Donc c'est comme demander si un âne peut philosopher. (...). Donc, il faut observer la complexion de l'enfant qui doit être envoyé à l'école. » (Siger de Brabant 1981, II, 19, p. 84)

On est donc loin d'un projet d'éducation universelle. Le bon sens n'est pas la chose la mieux partagée du monde, et on doit admettre que certaines personnes sont absolument inaptes à la philosophie, et au savoir en général. De telles personnes semblent condamnées à se limiter aux arguments d'autorité, qui n'est pas une voie adaptée à la recherche de la vérité<sup>23</sup>.

A côté de ces intellects aveugles par nature, Siger considère le cas de ceux dont l'aveuglement est produit par l'habitude, c'est-à-dire, principalement par une mauvaise éducation. Dans ce cas, l'habitude étant muable, il est possible de l'inverser par une pratique correcte de l'enseignement :

« En outre, d'autres sont tels par habitude. A savoir ceux qui ignorent les principes et les choses connues par soi en raison de l'habitude d'entendre le contraire. Et ceux-ci peuvent être reconduits à la philosophie par de bons maîtres, et par l'habitude d'entendre le contraire de ce qu'ils ont entendu auparavant. Mais selon qu'ils sont plus ou moins bien disposés par la disposition précédente, ils peuvent philosopher plus ou moins facilement. » (Siger de Brabant 1981, II, 19, p. 84)

Si l'on met de côté le problème des intellects aveugles par nature (qui semble relever principalement de l'attaque *ad hominem* puisque le seul intellect aveugle par nature identifié par Siger est Zénon d'Élée), Siger considère que le risque que représente des mauvaises habitudes cognitives pour une épistémologie du sens commun peut être tempéré par l'éducation. Le sens commun (à travers ces deux méta-principes que sont PCo et PH) est donc inscrit dans une temporalité éducative qui souligne que les facultés naturelles peuvent et doivent être encadrées et accompagnées pour produire leurs effets de façon optimale<sup>24</sup>.

## Conclusion

---

<sup>23</sup> Voir Siger de Brabant 1981, *Commentum*, p. 85 : « Certains ne croient que ce qui est induit selon le témoignage de certaines autorités. Ce n'est pas une voie correcte pour trouver la vérité. Cette voie, certains peuvent l'avoir en raison d'un défaut de subtilité de l'entendement, ou par nature, ou par habitude ».

<sup>24</sup> On peut à bon droit soutenir que l'élitisme intellectuel de Siger n'est pas inhérent à sa théorie du sens commun, mais résulte des conditions sociologiques et historiques dans lesquelles elles se développent, à savoir la Faculté des Arts de Paris, dans un contexte général où l'accès aux études (et à l'écrit) est limité, et au moment où les artiens revendiquent, contre les théologiens, un statut particulier pour le philosophe. Sur cette question, voir les pages stimulantes dans De Libera 1991.

Dans le contexte parisien du dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, au moment où s'achève la pleine appropriation du corpus aristotélicien, et de sa médiation averroïste, Siger de Brabant tire parti du naturalisme qu'il peut lire chez Aristote et Averroès pour développer une épistémologie du sens commun. Contre l'exigence de fondation de la connaissance, il défend l'idée d'une fiabilité présomptive de nos facultés cognitives, fiabilité présomptive justifiée par deux méta-principes qui à la fois permettent d'attester notre capacité naturelle à la connaissance du vrai, et notre aptitude à nous corriger nous-mêmes en cas de défaillance ponctuelle de nos facultés cognitives. Ce qu'il y a de commun dans le sens commun, et qui précisément, interdit toute lecture subjectiviste, c'est bien son assignation à un ensemble de structures naturelles universelles (les puissances naturelles), dont il faut comprendre le fonctionnement. On peut donc bien parler en un sens de métajustification de nos facultés épistémiques naturelles, même si cette métajustification ne consiste en rien d'autre que d'exhiber l'inscription de nos facultés cognitives dans un cadre plus large qui est celui d'une nature finalisée. Justifier n'est pas fonder ni rendre raison, mais en quelque sorte dégager les règles du jeu cognitif. Le paradoxe de cette naturalité, néanmoins, c'est qu'elle conduit à prendre en compte notre seconde nature, l'habitude, comme source majeure d'erreur de la connaissance. C'est ce qui conduit Siger à la fois à insister sur l'importance de l'éducation cognitive et, pour des raisons socio-historiques, à défendre une forme d'élitisme épistémique, qui réduit le champ « normal » de fonctionnement des facultés.

## Bibliographie

- Aristote, *Du sommeil*, trad. P.-M. Morel, *Petits traités d'histoire naturelle*, Flammarion, Paris, 2000.
- Côté A., « Siger and the Skeptic », *The Review of Metaphysics*, 60, 2006, p. 305-325.
- De Libera A., *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991.
- Dodd T., *The Life and Thought of Siger of Brabant, Thirteenth-Century Parisian Philosopher. An Examination of His Views on the Relationship of Philosophy and Theology*, The Edwin Mellen Press, Lewiston-Queenston-Lampeter, 1998.
- Grellard C., « Comment peut-on se fier à l'expérience ? Esquisse d'une typologie des réponses médiévales au scepticisme », *Quaestio*, 4, 2004, p. 113-135.
- Grellard C., « Epistemology », in *Encyclopedia of Medieval Philosophy*, H. Lagerlund (dir.), Dordrecht, Springer, 2011, p. 294-300.
- Grellard C., « Le scepticisme au Moyen Âge, de saint Augustin à Nicolas d'Autrécourt. Réception et transformation d'un problème philosophique », *Cahiers philosophiques*, 153/2, 2018, p. 55-78.
- Lagerlund H. (ed.), *Rethinking the History of Skepticism : The Missing Medieval Background*, Brill, Leiden – Köln – Boston, 2010.
- Lagerlund H., « Divine Deception », in D. E. Machuca, Reed, B. (eds.), *Skepticism from Antiquity to the Present*, London, Bloomsbury, 2018, p. 222-231.
- Pasnau R., *After Certainty. A History of our Epistemic Ideals and Illusions*, Oxford, Oxford University Press, 2017.
- Perler D., *Zweifel und Gewissheit. Skeptischen Debatten im Mittelalter*, Klostermann, Frankfurt-am-Main, 2006.
- Putallaz F.-X. & Imbach R., *Profession philosophe : Siger de Brabant*, Paris, Le Cerf, 1997.

Serene E., « Demonstrative Science » in A. Kenny, N. Kretzmann, J. Pinborg (eds.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 496-518.

Siger de Brabant, *Écrits de logique, de morale et de physique*, Louvain – Paris, Publications universitaires – Béatrice Nauwelaerts, 1974.

Siger de Brabant, *Quaestiones in Metaphysicam*, (*reportatio* de Munich), Louvain-la-Neuve, Éditions de l'institut supérieur de philosophie, 1981.

Siger de Brabant, *Quaestiones in Metaphysicam* (*reportatio* de Cambridge), Louvain-la-Neuve, Éditions de l'institut supérieur de philosophie, 1983.